

SVEN 'T JOLLE

Yves Saint-Lazare

06 septembre – 11 octobre, 2014

Lors d'une émission télévisée de la fin des années soixante, alors qu'il répondait au questionnaire de Proust, Yves Saint Laurent révéla son affection pour la rue plutôt que pour le salon.

Il confia être un « beatnik » et détester au plus haut point le snobisme des gens aisés.

Yves Saint Laurent devint le premier grand couturier dont le travail fit l'objet d'une rétrospective dans un grand musée. D'autres ont suivi depuis, et la couture présentée comme art ne fait plus figure d'exception. Pas plus que l'art présenté comme tendance ou marque de luxe.

Dans mon allégeance au salon, j'ai interprété la vitrine de la galerie comme celle d'une boutique, en insistant sur cette plateforme comme étalage de marchandise, faisant allusion à la promotion, souvent inconfortable, de l'art comme produit de luxe et expression d'un engagement social. J'ai présenté la pièce comme une sorte de « couture de haillons », jouant avec les notions de richesse et de pauvreté. Suspendue sur un cintre surdimensionné et réalisée à partir d'un vieux morceau de chiffon (que j'utilise dans mon atelier comme tissu humide pour conserver de l'argile), cette pièce renvoie vers un possible accessoire du sous-prolétariat (*Lumpenproletariat*), ou un rictus à l'attention des passants de la rue du Grenier Saint-Lazare.

La référence biblique du nom de la rue m'a donné envie de jongler avec les initiales de YSL, et de les mettre en relation avec les images archétypales d'opposition entre les riches et les pauvres.

Je me suis inspiré de mes propres souvenirs de sans-abri « résidant » dans l'entrée du parking à côté de la galerie, aux raides scènes en noir et blanc de Gerd Arntz, représentant les antagonismes de classe dans la ville moderne des années 30, en passant par les vitraux représentant la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare.

Dans cette parabole, le pauvre Lazare couche à la porte de l'homme riche, espérant manger ce qui tombe de sa table. Rien ne restait pour lui. Les chiens venaient lécher les plaies de ses jambes lépreuses. Lazare dû attendre jusqu'après sa mort pour accéder à une « vie » meilleure. Bien que ces histoires aient servi à prêcher la patience et l'acceptation des inégalités sociales, la sympathie est réservée au mendiant. Après sa mort, il est porté dans le sein d'Abraham alors que l'homme riche est tourmenté par les flammes pour n'avoir pas aidé le mendiant lorsqu'il le pouvait. D'après la *Catholic Encyclopedia* : « Lazare fût récompensé, non parce qu'il était pauvre, mais pour son acceptation vertueuse de la pauvreté ; l'homme riche fût puni, non parce qu'il était riche, mais pour avoir négligé les opportunités que lui offraient sa richesse. »

Dans un paradis néolibéral, l'homme riche serait récompensé pour être riche. Les relances budgétaires l'aideraient à faire tomber plus de miettes de sa table. Lazare, à l'opposé, serait puni pour être pauvre, conséquence de mauvais choix personnels. Les réductions d'indemnités lui permettraient de devenir plus autonome et de ne pas se reposer sur les aides sociales. Même se coucher deviendrait difficile, car au paradis néolibéral, le porche de l'homme riche est ponctué de pics anti-sans-abris.